

SCIENCE ET CONSCIENCE :

Le combat ambigu de Cheikh Anta Diop

Alain Froment

Institut français de recherche scientifique
pour le développement en coopération (Orstom),
Paris (France)

Si la science est réputée neutre, les scientifiques ne le sont certes pas. Dans le stéréotype de l'imaginaire populaire, la figure du chercheur est détachée de la réalité sociale, mais en pratique, son travail est en fait souvent orienté par des *a priori* politiques, parfois, il est vrai, inconscients. Le domaine de l'archéologie et de la paléo-anthropologie sont des champs privilégiés pour les revendications de cet ordre (Froment 1994a, 1994b) : avec Cheikh Anta Diop (1923-1986) et ses disciples africains et afro-américains (il est recommandé de dire à présent « *African Americans* »), la figure du savant tiers-mondiste s'assimile à présent au combat pour une revendication nationaliste et, en fin de compte, racialisante, c'est-à-dire fondée sur une base raciale (ce qui ne signifie pas nécessairement qu'elle soit raciste, car il n'y a pas de racisme chez Diop lui-même, même si ce n'est pas le cas chez certains de ses adeptes). Au premier Festival des arts nègres, à Dakar en 1966, il fut consacré comme « l'intellectuel noir qui a exercé l'influence la plus féconde sur la pensée du xx^e siècle ». Un long combat l'opposa à L.S. Senghor, alors président de la République du Sénégal, Diop étant le chef d'un parti d'opposition de gauche. C'est certainement cette dualité scientifique politique qui prête le plus à controverse.

Selon Diop, d'une part l'« africanisme » morcelait les problèmes pour éluder les caractères culturels communs à l'« âme noire », d'autre part les préjugés raciaux avaient occulté la véritable histoire de l'Afrique, en masquant notamment le caractère nègre de la civilisation pharaonique, laquelle devrait servir de référence à un nouvel humanisme africain, comme la Grèce servait d'assise à la culture européenne. La base de sa doctrine, que le mouvement afrocentrique reprendra dans les années 1980, est que le nègre est le premier humain, et le premier civilisé. Pour donner plus de cohésion et de prestige à la problématique de l'unité culturelle africaine, il faut de surcroît que les Africains actuels soient les descendants des Égyptiens anciens, c'est pourquoi l'hypothèse d'un berceau saharien plutôt que nilotique ne plaît guère aux diopistes (Lam 1994).

Juste réponse aux mensonges et aux manipulations menées par les scientifiques coloniaux ou néo-coloniaux, en vue d'une réhabilitation de la vérité et de la dignité, ou dangereuse dérive idéologique, il reste que, pour les chercheurs occidentaux ou formés à l'école occidentale (1), cette attitude militante suscite une interrogation critique fondamentale, vis-à-vis de soi comme vis-à-vis du succès populaire de ce nouveau radicalisme, qui pose le problème ainsi : les « africanistes » sont-ils des falsificateurs qui, sciemment ou non, réécrivent l'histoire au service de l'impérialisme ?

L'examen d'une telle démarche doit opérer à deux niveaux : celui des hypothèses d'abord, ce qui est évidemment tout à fait normal dans la recherche ; mais celles-ci sont servies par un ressentiment racial omniprésent, d'où un deuxième niveau, plus épistémologique, de l'analyse, qui sera surtout considéré ici, parce qu'il relève de l'éthique scientifique. La critique des hypothèses historiques elles-mêmes, ayant été faite dans des travaux antérieurs (Froment 1991, 1992a, 1994a, 1994b), sera évoquée chemin faisant.

Les préjugés dans la recherche du passé africain

Que les anthropologues d'antan, arrivés en Afrique avec l'invasion coloniale, aient eu des préjugés racistes, cela est peu douteux, les exemples abondent (2), même si quelques-uns parmi les plus éminents y ont échappé (Liauzu 1992). Cette attitude était commune à l'époque et les historiens savent bien qu'on ne peut sonder les mentalités de jadis avec l'œil d'aujourd'hui. Ainsi l'archéologue d'origine camerounaise Augustin Holl a fort bien analysé les rapports entre sa discipline et le colonialisme, et la réaction combative des intellectuels africains, des années 1950 (Holl 1990 p. 301), essayistes mais non professionnels du domaine (3).

En affirmant « ainsi l'impérialisme, tel le chasseur de la préhistoire, tue d'abord spirituellement et culturellement l'être, avant de chercher à l'éliminer physiquement... », Diop (1981 p.10) veut-il faire oublier que, partout dans les pays colonisés, ce sont au contraire les chercheurs étrangers qui ont repéré et mis en valeur des civilisations oubliées par les autochtones (4) ? Cependant, ce qui nous importe à présent, c'est surtout l'attitude des anthropologues africanistes actuels.

Le berceau africain de l'humanité

Dans la recherche des origines africaines de l'humanité, rappelons que Lucy est un presque-chimpanzé, et non une femme africaine. Là encore, ce sont des chercheurs occidentaux, surtout des Sud-Africains « blancs », comme Dart et Broom, ou des Anglais du Kenya comme les Leakey, qui ont révélé, par la découverte de fossiles décisifs, cette extraordinaire aventure de l'humanité naissante (Broom 1925, Coppens 1983, Lewin 1987). Il est malheureux d'être obligé d'entrer dans la logique de Diop en rappelant la couleur de peau de ces pionniers, mais c'est simplement destiné à montrer l'inanité de son affirmation concernant « le chasseur de la préhistoire ».

Du reste, les travaux qui ont comparé les gènes des humains actuels à ceux des singes (Lucotte 1990, Vigilant *et al.* 1991, Rapacz *et al.* 1991), dans le cadre de la théorie de l'« Eve africaine » (5), inspirent à des généticiens se référant explicitement aux droits de l'Homme (tels qu'André Langaney, directeur du département d'anthropolo-

gie du Musée de l'homme, qui consacre, comme l'autre activiste célèbre, Albert Jacquard, beaucoup d'énergie à la lutte contre le racisme) une grande méfiance, parce que les notions de migrations et de métissages qui ont marqué l'histoire de l'humanité sont escamotées au profit d'une vision naïvement linéaire (Langaney *et al.* 1992). Ils considèrent que ce genre de résultats « présente les Africains comme des chaînons manquants entre l'Homme et le Singe », alors qu'en fait, « dans l'état actuel des connaissances, la génétique est impuissante à fournir un scénario des origines humaines scientifiquement acceptable ».

La contribution de l'Afrique au peuplement européen

Le chauvinisme et la falsification, en préhistoire, sont des dérives constantes, dont le pseudo-fossile humain de Piltdown, en Angleterre, reste l'exemple inégalé (6), raison pour laquelle Diop l'a pris comme symbole du mensonge occidental destiné à exclure l'Afrique du berceau de l'humanité. Cependant, ce faux n'était pas européen comme le suggère Diop, mais, de l'aveu d'auteurs qu'il cite du reste volontiers quand ça l'arrange (Boule et Vallois 1946, p. 179), plutôt négroïde (7). L'opinion d'une contribution africaine au peuplement de l'Europe paléolithique est largement partagée par l'élite savante au début du siècle, comme en témoignent les déclarations du professeur René Verneau, directeur du Musée de l'homme (alors « Musée d'ethnographie du Trocadéro ») de 1907 à 1928 et inventeur des squelettes de Grimaldi (8) : « la race de Grimaldi est une race négroïde, nous pourrions dire franchement nigritique (souligné dans le texte)... qui semble avoir joué un rôle dans l'ethnologie de l'Europe » (Verneau 1933, p. 71-73), ou Felix von Luschan (1911), célèbre professeur d'anthropologie à l'université de Berlin : « nous avons la peau et les cheveux clairs pour cette unique raison que nos ancêtres vécurent des milliers d'années ou même des dix mille ans (sic) dans des pays privés de soleil et enveloppés de brume. Une peau blanche n'est pas autre chose qu'une peau qui manque de pigment, et si nos ancêtres perdirent une partie de leur pigment, c'est parce qu'ils n'en avaient plus besoin... ». C'est Loomis (1967) qui a suggéré que la perte de l'écran mélanique avait été adaptative en climat froid, en évitant le rachitisme que cause le manque d'ensoleillement sur le métabolisme de la vitamine D. Le fossile de Combe-Capelle, datant comme Grimaldi du début du paléolithique supérieur, a lui aussi été qualifié au début (Giuffrida-Ruggeri 1917) de « proto-éthiopique » (ces qualificatifs raciaux sont à présent abandonnés). Détruit dans le bombardement de Berlin pendant la dernière guerre, il ne peut malheureusement être daté par les moyens actuels, comme le demande Diop (1981, p. 62), qui ignore cette perte pourtant bien connue des paléo-anthropologues.

L'Afrique noire et le Nil

Mais plus que dans le domaine de la paléontologie humaine, que ce soit à propos de l'origine des australopithèques ou celle des hommes modernes, où Diop n'a pu faire aucune contribution, contrairement à l'affirmation de Lam (1994, p.17 : « dans son œuvre de réhabilitation, Cheikh Anta Diop s'attacha à démontrer que l'Afrique était, contrairement aux dires de certains savants occidentaux, le berceau de l'humanité »), c'est en égyptologie qu'il va faire porter ses efforts. Cependant, on ne compte pas les auteurs

qui, bien avant Diop, ont glosé sur la part nègre ou africaine (les termes n'étant évidemment pas synonymes, ce que les diopistes font parfois mine d'oublier), de la civilisation égyptienne. « Pour Faure (9), la civilisation égyptienne serait due à la rencontre de la vieille civilisation noire, remontant le Nil, avec les éléments blancs venus de la Méditerranée et de l'Asie antérieure. De même la civilisation hindoue serait originaire de celle des Blancs descendus des montagnes et des Noirs issus des marais et des forêts du Dekkan. Enfin, la civilisation grecque résulterait du choc des navigateurs venus d'Asie et d'Afrique avec les barbares blancs descendant vers la mer » (Neuville 1933, p. 461). Volney, souvent cité pour avoir vu dans le sphinx un profil nègre (malgré l'amputation ancienne de son nez, ce qui est gênant pour un profil), montre la parenté du copte « avec les idiomes des anciens peuples adjacents, tels que les Arabes, les Éthiopiens, les Syriens et même les riverains de l'Euphrate » (cité par Leclant 1961). Dès 1843, dans un ouvrage classique, Prichard écrit (p. 208) : « nous pouvons, sans trop hasarder, conclure que les Égyptiens étaient un peuple de couleur foncée, et en même temps qu'il existait parmi eux de grandes variétés, ce qui se voit de nos jours chez les Abyssiniens et les Hindous ». La littérature craniologique, depuis la fin du XVIII^e siècle (travaux de Blumenbach), est très abondante à ce sujet. Le Pr Pittard, de Genève, déclare sans ambages « comme nous rencontrons les traces de ces civilisations bien au sud de l'Égypte proprement dite, et, par delà les grands lacs, jusque dans l'Afrique australe, nous ne voyons pas la raison pour laquelle on ne pourrait accepter le peuplement primitif de la vallée du Nil, comme s'étant effectué du sud au nord » (Pittard 1924, p. 511). Les travaux de Georg Schweinfurth, Charles Seligman, Lilius Homburger, Wilhelm Czermak ou Rémy Cotteville-Giraudet sur les parentés culturelles entre Égypte et Afrique noire datent de l'entre-deux-guerres (10). Murdock (1959) imaginait une migration depuis la vallée du Moyen Niger jusqu'à l'Égypte prédynastique d'une part, et la vallée de la Cross River (frontière Nigeria Cameroun, berceau supposé des migrations bantoues) d'autre part. En tant qu'Africain, Diop, après d'autres (11), voit dans la civilisation égyptienne l'expression de toute la culture nègre, et l'assise de la future unité africaine. Mais pour en arriver là, la démonstration est complexe, et c'est avant tout la démarche méthodologique qui gêne les praticiens de la recherche.

La méthodologie diopienne

On peut dire, sans déformer la vérité, qu'aucune des théories de Cheikh Anta Diop ne lui est propre, et que les idées qu'il a reprises circulaient largement avant ou à côté de lui, comme on l'a vu. Cependant, aucun scientifique n'avait tenté une synthèse aussi ambitieuse du passé africain, et c'est certainement là que réside une bonne partie de sa popularité, mais aussi de son mérite. C'est ce que Bernal (1991), comme juif, a tenté pour la Grèce, avec finalement la même obsession de traquer les préjugés racistes (antisémites en l'occurrence), en répercutant et en amplifiant, chemin faisant, les affirmations de Diop, non sans encourager les racistes noirs, ce qui déclencha une polémique violente chez les historiens américains (Levine 1992). L'origine commune de l'inspiration de Diop et de Bernal paraît être l'ouvrage de l'afro-américain G. James (1954), sous-titré « la philosophie grecque est la philosophie égyptienne volée », qui a connu trois rééditions récentes (1980, 1989 et 1992).

Des procédés discutables

Si Diop a émis des propositions qui, une fois dépouillées de ses préoccupations idéologiques, relèvent d'une problématique véritablement scientifique, donc du domaine du réfutable, au sens poppérien, on constate qu'il emprunte souvent, en dépit de bibliographies bien courtes, ses idées à des devanciers ; ainsi l'usage d'un appareil de spectrophotométrie pour mesurer la mélanine cutanée est ancien chez les anthropologues (Harrison et Owen 1956), et prôner la recherche histologique de cette mélanine sur les momies est proposé depuis longtemps (Ruffer 1909, Simandi 1928), bien que ce soit techniquement difficile (12). Ses emprunts sont totaux lorsque ses connaissances font défaut, notamment en paléontologie humaine (l'essentiel est puisé dans Boule et Vallois 1946 et Leakey 1953), et en anthropologie physique, bien que ces domaines soient particulièrement cruciaux pour sa démonstration. Contraint de s'appuyer sur les chiffres de Falkenburger qui décompte (avec une méthode typologique complètement obsolète), au Prédynastique, 36 % de Négroïdes, 33 % de Méditerranéens, 11 % de Cromagnoïdes et 20 % d'inclassables, il n'en conclut pas moins de cette douteuse arithmétique que « le fond de la population égyptienne était nègre à l'époque prédynastique », puis « que c'est la totalité de la race égyptienne qui était nègre » (Diop 1954/1979, p. 200). Grâce à l'analyse informatique des mensurations de nombreuses séries de crânes, on peut proposer une alternative non raciale à ce genre de classification, et montrer que les Égyptiens anciens ne se confondent ni avec des négro-africains ni avec des Européens (Froment 1992a).

Opérant un tri systématiquement orienté des faits linguistiques ou anthropologiques entre Égypte et Afrique Noire, Diop ne voit pas qu'un élargissement au reste du monde lui procurerait bien des surprises. L'inceste royal existait au Pérou ou à Hawaï sans qu'une influence égyptienne soit possible, et un examen des coutumes observées en Afrique et dans le Pacifique révélerait bien des similitudes sans que leur caractère fortuit soit discutable. Il en va de même de certains témoins matériels (appui-têtes, houes) aussi répandus en Océanie, à moins, bien entendu, d'imaginer que les Égyptiens aient conquis le Pacifique (Jairazbhoy 1990), spéculation dont une certaine littérature para ou pseudo-scientifique se nourrit. C'est le risque de la méthode comparative, lorsqu'elle porte sur des faits parcellaires et non de grands ensembles cohérents. Inversement, de nombreux témoins égyptiens sont totalement absents ailleurs en Afrique (styles céramiques, émail, écriture, araire, puits à balancier, etc.) sans qu'on puisse s'expliquer leur « oubli » par les supposés migrants fuyant le Nil envahi. Diop n'hésite pas à recourir à des inférences excessives à partir d'un fait isolé : l'identification d'une particule de tabac dans le ventre de Ramsès II ne signifie pas, par exemple, que les Égyptiens ont découvert l'Amérique (Diop 1981 p. 92). Lemordant et Chadefaud (1994) ont montré qu'il a vraisemblablement été introduit accidentellement ou en raison de ses propriétés insecticides, lors d'une restauration entre 1881 et nos jours, la présence du tabac en Égypte avant Colomb, étant impossible, tant sur des arguments biogéographiques que du fait de sa totale absence de mention archéologique dans la Vallée du Nil (pollens, textes, objets ou dessins), à la différence du pavot par exemple.

Le comparatisme linguistique génère quantité de rencontres fortuites (grec *potamos*, iroquois *potomac*, fleuve ; wolof *kër*, breton *ker*, maison, etc.), et seule une étude

systematique, non seulement du lexique mais aussi de la syntaxe, peut éliminer ce biais. Ceci, Diop le reconnaissait sans difficulté. Malgré tout, cette méthodologie doit de plus observer des principes d'échantillonnage statistique objectifs, et Diop ne les emploie pas : ainsi, sur les cent mots de la liste type de Swadesh, pris en égyptien et en wolof, seulement 3 présentent une ressemblance, pourcentage qui peut être tout à fait dû au hasard ; en outre (Jungrathmayr, comm. pers.), sa méthode souffre de deux défauts sérieux, une considération imparfaite des correspondances phonétiques régulières (ex. : il fait du *h* [kh] égyptien soit un h, soit un g, soit un k), et manipulation de l'analogie sémantique (ex. : *mr*, jarre mis en équivalence avec *mar*, avoir soif). Il faudrait asseoir ce comparatisme non pas sur une mais de multiples langues, malheureusement sur 1 500 langues africaines, 80 seulement sont convenablement décrites (Bouquiaux comm.pers.). Quant aux recherches préhistoriques, on peut dire qu'elles n'ont encore fait qu'effleurer la période qui nous intéresse le plus ici, le néolithique. L'approche encyclopédique de Diop, visant à élaborer une vision synthétique et surtout unifiée/unifiante de l'histoire africaine ancienne, est donc encore décevantement impossible dans un tel contexte d'ignorance. Le reproche de fractionnisme (diviser pour mieux régner) qu'il fait à l'africanisme, est bien lié aux importantes lacunes du savoir, en matière d'histoire ancienne et de sciences humaines.

Les textes antiques sont interprétés de façon orientée, comme dans le fameux exemple de termes équivoques tels que *melas* /*melas* pour décrire la couleur de peau des Égyptiens : ce mot veut dire noir, mais aussi basané, bronzé, et peut signifier quelque chose comme « noiraud » (pour une discussion plus complète, voir Froment 1994b). Pour preuve, Platon (*République* 474e), utilise ce terme pour qualifier les enfants bel et bien grecs : « *melanas de andrikous idein, leukous de qeon paides einai* » (« les enfants au teint basané ont l'air martial, ceux qui ont le teint blanc sont les enfants des dieux »). Chez les Grecs, les Romains et les auteurs du moyen-âge, la peau blanche est en effet attribuée à la féminité et la peau brune à la virilité (Frost 1987). Les hommes égyptiens se représentaient – comme les Minoens et les Étrusques, dont on ne peut nier le type européen – en rouge, ce qui n'est pas sans rappeler l'usage en Afrique de parler de « peau rouge » (ainsi le mot *batuli*, au Nord Nigeria, désigne l'homme blanc : Simons 1961) pour évoquer le teint clair, comme chez les Peuls très peu pigmentés. La figure tirée de Lepsius qui orne la couverture de *Nations Nègres et Culture*, où l'Égyptien est figuré exactement identique au Nubien, dans le costume comme dans la complexion noire, est constamment reprise (*Civilisation ou Barbarie*, p. 89, « L'Antiquité africaine par l'image », p. 33, frontispice de Van Serima 1989, etc.), parce qu'elle est unique en son genre. Il s'agit du reste d'un montage à partir de peintures provenant de plusieurs tombes, dont on peut lire le numéro au-dessous de chaque personnage. Dans la plupart des représentations des peuples de la terre en effet, les Égyptiens se distinguent sans équivoque de leurs voisins, Nubiens compris. De plus, la couleur noire a parfois une connotation symbolique, de la même façon que, quand Osiris est peint en vert, cela ne signifie pas qu'il avait réellement la peau verte.

La notion de Hamite a été, avec raison, récusée depuis longtemps par les anthropologues physiques (Hiernaux 1968), ce qui disqualifie la validité des résultats avancés par Junker (1921) et repris par Vercoutter (1976). Les diopistes ont moqué à juste titre

cette notion de « blanc à peau noire » (Froment 1994b), mais curieusement, le parallélisme entre Égyptiens et Tutsis (Diop 1975, fig. 40-41) ou Peuls (Lam 1993) emprunte le même stéréotype hamitisant qu'avant les indépendances, Peuls et Tutsis, considérés comme différents des Nègres, ayant joui d'une particulière considération, pour ne pas parler de fascination, à l'époque coloniale. Et Diop avance qu'à côté de la race noire à cheveux crépus, il en existe une autre « à peau également noire, très souvent même extraordinairement noire, avec des cheveux lisses, un nez aquilin, des lèvres minces », dont, dit-il, les Dravidiens sont le prototype (Diop 1954/1979, p. 361). Or il n'y a pas de Dravidiens en Afrique, mais des populations qui, dans la Corne, ont subi des métisages avec les Arabes et Yéménites vivant sur l'autre rive de la Mer Rouge, comme le montrent leurs traits physiques (Hiernaux 1974, p. 63), et la carte de répartition des groupes sanguins (Mourant *et al.* 1976, fig. 8 et 9). Et cette soi-disant deuxième race, correspond finalement mot pour mot à ce que les vieux auteurs appelaient hamites « à peau sombre, face fine et cheveux souples » (Haddon, édition de 1930, p. 66).

Des affirmations sans preuves

L'Égypte a été hellénisée, romanisée, christianisée, puis islamisée, sans aucun transfert massif de populations, et la continuité anthropologique est patente (Charles 1962). Toutefois, la traite arabe des esclaves a suscité en quelques siècles un apport de migrants négro-africains assez important, de sorte que, contrairement aux affirmations de Diop, la population égyptienne moderne est un peu plus proche de l'Afrique noire que celle d'autrefois, comme le montre la craniométrie, méthode valide et objective (Froment 1992b et 1994c) pour approcher l'aspect des peuples disparus, d'autant que les progrès de l'informatique permettent à présent de reconstituer convenablement les traits du visage à partir du squelette (Isacan et Helmer 1993). C'est une étude basée à la fois sur la céphalométrie et la diffraction aux rayons X des cheveux (Harris *et al.* 1978), qui a permis d'identifier la momie de la reine Tiye, mère d'Aménophis IV, femme aux longs cheveux bouclés qui, par parenthèse, n'a guère, malgré des affirmations répétées, le type négro-africain, ce dont on pouvait se douter en regardant les momies de ses deux parents, Yuya et Thuya. Si les momies exposées dans les musées, dont les cheveux sont toujours lisses et non crépus, ont fait l'objet d'un « choix méticuleux » (Diop 1954/1979, p. 364), que Diop nous montre les autres, et qu'on nous dise leur proportion dans la population.

La grande migration qui fait fuir les habitants de la vallée du Nil vers l'intérieur de l'Afrique lors de la conquête perse (chap.VI de Diop 1954/1979) est une pure vue de l'esprit, appuyée par aucun vestige matériel, pas même un petit fragment de céramique ou de pierre travaillée (13). A noter que sa carte (fig.51, p. 373) est très inspirée de Chabeuf (1956, p. 394). Le seul objet égyptien trouvé en Afrique noire est un petit Osiris en bronze provenant du Zaïre (Breuil 1951), modèle de basse époque largement diffusé hors d'Égypte, puisque d'autres sont connus en Angleterre et au Danemark. Sur la côte Somalie, les tessons égyptiens ne remontent qu'au début de l'ère chrétienne (Desanges *et al.* 1993). La glottochronologie montre que les divergences entre langues sont beaucoup plus anciennes. Dans le cas des langues tchadiques qui, comme l'arabe, le berbère ou l'hébreu, appartiennent au même phylum afro-asiatique, les subdivisions (diver-

gence entre sous-groupes) remonteraient environ à 4 500 ans (Barreteau et Jungrathmayr 1993).

La pratique des forages en Méditerranée, que Diop réclamait, a montré que, contrairement à son désir de prouver que la civilisation égyptienne ne pouvait provenir que du Sud, le delta du Nil n'était pas sous les eaux à l'époque prédynastique ; du reste, des sites de cette époque, y avaient été localisés (Baumgartel 1955), comme Mérimdé, fouillé par Junker de 1929 à 1939. Cela n'enlève évidemment rien au caractère brillant de la culture de la Haute Égypte, mais la tendance à en faire un berceau unique de civilisation, en sous-estimant systématiquement le poids de la Mésopotamie par exemple, est excessive.

Arriver à prétendre que la momie de Ramsès II a été irradiée dans le but (Diop 1981, p. 91) de jaunir son teint foncé (c'était pour éliminer les moisissures qui l'envahissaient, et des tests préalables ont montré que cela n'avait aucune influence sur le corps), que les femmes égyptiennes, figurées en blanc sur les peintures, s'éclaircissaient artificiellement la peau comme le font aujourd'hui quelques Sénégalaises avec des corticoïdes ou des sels mercuriels (Diop 1981, p. 92), que les Phéniciens (Diop 1954/1979, p. 176) étaient des Nègres, ou que les différences d'anatomie faciale sont dues à des différences de classe sociale (figure 35 de Diop 1954/1979), dépasse un peu les bornes non seulement du vraisemblable, mais de la simple rigueur, voire honnêteté, scientifique.

Des concepts ambigus

Se placer dans une dialectique « civilisation/barbarie » relève d'une phase archaïque de l'ethnologie, celle de Morgan qui déclarait (dans *Ancient Society*, en 1877 !) : « on peut assurer... que la période de l'état sauvage a précédé la période de barbarie dans toutes les tribus de l'humanité, de même que l'on sait que la barbarie a précédé la civilisation ». Cette école évolutionniste, fondant le projet colonial sur la supériorité de la civilisation, suscita la réfutation de Lévi-Strauss, sur la base du refus de l'ethnocentrisme, et la négation d'une hiérarchie naturelle. Il est surprenant qu'un Africain vienne retourner ce concept évolutionniste à son profit et parle, comme l'observe Balandier (1957, p.109), de l'origine de « la » civilisation. Ce qui le mène à un ultra-diffusionnisme extrême, certes ré-interprété (Sir Elliott Smith 1923 voyait la source de toute civilisation en Égypte considérée comme méditerranéenne, et Diop comme nègre), qui n'est plus de mise, tant il est vrai que des inventions importantes, comme la métallurgie, ont pu apparaître plusieurs fois de façon indépendante.

Une autre énorme ambiguïté concerne la notion de race. D'un côté, devant un public parisien (conférence à Beaubourg, publiée en 1989 dans la revue *Nomade* n° 1, p. 58), Diop affirme « je n'aime pas employer la notion de race (qui n'existe pas) », de l'autre nier la race c'est « noyer le poisson » (Diop 1981, p.28), « les données de la biologie moléculaire sont utilisées pour essayer de compliquer le problème à plaisir » (*ibid.*, p. 10) et, « s'adressant à A. Froment..., C.A. Diop considère comme non fondé le concept d'absence de race » (in Essomba 1992, p. 310). Les attaques contre la génétique pour réhabiliter une notion pourtant dépassée ne laissent pas de surprendre et rejoignent, on l'a montré ailleurs, un courant politiquement très conservateur (Froment 1991, p. 38). Ces suspicions le conduisent à une théorie d'une conspiration des Blancs

(entrevue dans la fabrication du faux de Piltdown, l'irradiation de Ramsès II, la mutilation du Sphinx, l'interprétation des peintures égyptiennes etc.) contre l'Afrique.

Du reste, la notion d'« Africain », qui doit d'ailleurs inclure le Maghreb (écarté par Diop dans son projet politique, car non nègre), est-elle véritablement un concept culturellement homogène et signifiant ? Et que veut dire « noir », si l'on inclut les Indiens, les Mélanésiens, les Australiens ? Est-il légitime de parler de « nationalisme noir », ou comme le chanteur Fela Kuti, de *blackism (a force in the mind)*, autrement dit, la couleur de peau est-elle une nationalité ? Faire du Noir le premier homme, l'homme primordial, ne risque-t-il pas d'en faire un homme « primitif » ? Tous ces graves problèmes, d'ordre exclusivement social et non biologique, baignent dans la confusion entretenue en permanence entre nature et culture, entre race et classe.

Les dérives de l'afrocentrisme

Profitant de la vague engendrée par les attitudes « *politically correct* » née de la mauvaise conscience américaine, et qui vise au respect des droits des minorités, le mouvement afrocentriste (Asante, 1988) est arrivé à prendre pied dans certaines universités américaines. Après les Black Panthers et les Black Muslims, c'est l'un des récents avatars des mouvements de pensée destinés à transformer une personnalité « raciale » en mouvement idéologique. Car c'est surtout dans la diaspora noire, toujours à la recherche d'une identité, que se dessinent les plus forts courants. Le tribut à Diop y est toujours signalé (14). La question est de savoir si le mouvement afrocentrique est susceptible de contribuer au développement de l'Afrique ou, au moins, de proposer une issue aux « *African Americans* ».

La tentation raciste

La crise économique met un terme à bien des espérances et, si une bourgeoisie aisée se développe, la majorité des Noirs américains se retrouve victime de la récession. C'est en réaction à cette paupérisation et à l'humiliation qui en résulte, que se produit la réactivation des thèses diopiennes qui, à l'époque de leur formulation, ne répondaient pas aux aspirations de la communauté, engagée dans le combat pour l'égalité. La communauté juive, qui était au coude à coude dans la lutte pour les droits civiques, mais qui réussit l'intégration, s'éloigne alors, et les afrocentristes les plus radicaux sont à présent féroce ment antisémites (15). On atteint vite le délire, notamment avec la théorie mélaniste par exemple (Barr 1983), qui, parce que la mélanine a, en éprouvette, des propriétés supraconductrices, explique que les Noirs sont plus sensibles aux émotions. Leonard Jeffries, chef du département des études africaines-américaines à la City University de New-York, oppose quant à lui les méchants peuples de la Glace aux bons peuples du Soleil. Un autre afrocentriste explique le « caractère raciste, sexiste et violent des Occidentaux » par le fait que ceux-ci descendent directement des hommes de Néanderthal (Bradley 1978)...

Flatter les instincts ethniques mène immanquablement à des mouvements haineux, à preuve les massacres du Rwanda ou de Yougoslavie, et le doux diplomate Gobeineau a ouvert la voie à Hitler. Le conseiller Schlesinger (1992) a fait l'amer constat que l'Amérique n'était plus – mais cette société fondamentalement violente l'a-t-elle véri-

tablement été ? – un *melting pot*, mais un conglomérat de communautés hostiles et repliées sur elles-mêmes, où l'afrocentrisme joue un jeu ségrégationniste d'autant plus dangereux qu'au nom du multiculturalisme, il est enseigné dans les écoles, y compris dans ses délires les plus racistes (Ortiz de Montellano 1993), et les plus approximatifs : parce que dans *Antoine et Cléopâtre*, Shakespeare, qui l'a sans doute bien connue, dit de la reine d'Égypte (descendante directe, faut-il le rappeler, d'un général grec), qu'elle était « basanée », le diopiste surinamien Van Sertima, dans son récent ouvrage *Black Women in Antiquity*, en fait une noire, au grand dam de Snowden (1989), noir américain lui aussi, professeur à Howard, et très fin connaisseur des textes grecs et romains de l'antiquité, qui accuse, au passage, Diop, de distorsion et d'omission dans ces citations d'auteurs classiques.

Le développement, dans quel sens ?

Il y a une certaine façon d'aimer l'Afrique, qui l'enfonce un peu plus bas. Lors d'une exposition tenue à Yaoundé sur les graphies africaines, un visiteur, me vantant l'écriture bamoun, dont l'invention, par l'ancien sultan, est toute récente, préconisait ainsi l'abandon de l'alphabet romain pour lui substituer celui-là. Tel autre, médecin réputé, recommandait le renoncement, dans les lycées, aux études gréco-latines au profit de l'égyptien. Lorsqu'on sait que tout le vocabulaire et toute la tradition médicale occidentale dont lui-même était issu, sont grecs, et que les connaissances égyptiennes elles-mêmes ont survécu grâce aux Grecs, comme dans l'exemple du théorème de Pythagore (du reste d'origine possiblement sumérienne avant d'être passé en Égypte), que l'on chercherait en vain dans les traditions wolof, bantoues ou autres, alors de tels propos sont inquiétants de la part d'intellectuels. Un autre médecin africain, détaché à l'OMS, suggérait de son côté de réhabiliter des pratiques ancestrales, telles que la divination médicale par le vol des oiseaux, tandis que le Centre d'études des civilisations bantoues (dirigé par Obenga) n'hésitait pas à programmer la télétransfert psychique comme sujet de recherche en matière de transport, au motif que les ancêtres pratiquaient ce moyen pour traverser l'espace.

Le sida, « épidémie raciste » (Sabatier 1989), n'a pas échappé à ces théoriciens et pour d'actifs propagandistes, à qui l'idée que la maladie puisse être – ce qui n'est pourtant mis en doute par aucun spécialiste - d'origine africaine, est insupportable, ne serait que le « Syndrome Importé pour Dépeupler l'Afrique » (selon le mensuel *Voix d'Afrique*, n° 1), ou le fruit d'une conspiration pour exterminer les Noirs américains (Felder 1989), idée largement répandue dans cette communauté. Il est certain que cette attitude de rejet, en retardant fortement les mesures de protection, a criminellement provoqué des milliers de contamination.

La résistance

Une vision humaniste des rapports sociaux voudrait que l'on ne se préoccupe pas des origines « raciales » de son interlocuteur, d'autant que la notion de race est réfutée par la biologie humaine. Malheureusement, cette perception est tellement prégnante, dans les relations néocoloniales entre l'Europe et l'Afrique comme dans la guerre civile larvée qui sévit entre les communautés aux USA, qu'il faut pondérer cet optimisme (16).

Si le ressentiment peut être un moteur au développement, on manque d'exemples pour le prouver. Le choix pour l'avenir sera l'isolement et la marginalisation, ou la fusion dans ce qu'Amselle (1990) appelle la logique métisse, et Senghor, pompeusement, la civilisation de l'Universel. Pour les diopistes « la défense de notre univers culturel négro-africain n'est point excessif, mais vital, et ce, surtout face aux politiques d'assimilation, de division, et à la propagation renforcée des courants de *melting-potisme* culturel » (Kemit, *Bulletin du mouvement international négro-africain Cheikh Anta Diop*, n° 1, mai 1990, p. 7). D'où une attaque violente contre la créolité, « occultation du génocide... apologie de la domination... idéologie pittoresque visant à rendre les peuples nègres de la diaspora amnésiques ». Il faudrait, comme le dit Axelle Kabou (1991), « déchromatiser le débat », mais son livre courageux a été suffisamment mal accueilli par beaucoup d'Africains pour espérer voir réaliser ce vœu.

Il est devenu traditionnel pour les diopistes de fustiger Césaire, qui n'a pourtant pas de leçon à recevoir en matière de négritude, pour avoir rendu hommage (*Cahier d'un retour au pays natal*, 1939) aux peuples noirs, « ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole... Avec une grande acuité, Frantz Fanon (1952) avertissait : « je suis un homme, et en ce sens la guerre du Péloponèse est aussi mienne que la découverte de la boussole... Le problème envisagé ici se situe dans la temporalité. Seront désaliénés Nègres et Blancs qui auront refusé de se laisser enfermer dans la Tour substantialisée du Passé... En aucune façon je ne dois m'attacher à faire revivre une civilisation nègre injustement méconnue ». Le philosophe camerounais Fabien Eboussi-Boulaga (1991) ajoute : « il n'est pas nécessaire de nous forger un passé glorieux fictif, d'exhumer des splendeurs perdues pour affronter le présent et l'avenir ».

Ce même auteur (1992 p. 146), dans un jugement aussi lucide qu'honnête de l'œuvre de Diop, fait la proposition suivante : « *Tandis que son apport de connaissances neuves et de faits scientifiquement démontrés est exagérément surévalué, sa contribution méthodique et épistémologique est minimisée ou simplement ignorée. J'en déduis deux tâches distinctes mais liées et convergentes : continuer à rechercher le verdict spécialisé des domaines qu'il n'a pu que survoler et à s'y soumettre non sans esprit critique, mais en même temps expliciter et radicaliser les principes épistémiques de sa pratique en vue de la reconstruction scientifique, économique et politique de l'Afrique* » (souligné par l'auteur). Il me semble que cette formulation peut faire l'unanimité des chercheurs, occidentaux comme africains.

Conclusion

La science a-t-elle une couleur ? Faut-il réclamer pour elle le droit à la différence, à l'indifférence ou à la non-différence ? Dès son premier rapport, en 1946, le directeur général de l'Unesco, Julian Huxley, rappelait l'universalité de la connaissance scientifique, en citant *a contrario* la « science allemande » qui prétendait à élaborer une « physique aryenne » et dénonçait la « science juive » (Thuillier 1987). Avec l'œuvre de Cheikh Anta Diop, c'est d'une réécriture de l'histoire des peuples du Sud qu'il s'agit. Cependant, contrairement aux dangereux excès actuels, qu'il a malgré tout contribué à inspirer, mais qui existent aussi chez W.E.B. DuBois ou Kwame Nkrumah (qui, en baptisant Ghana un pays qui n'avait aucun rapport avec le Ghana antique, offre un clas-

sique exemple de détournement de l'histoire), le travail de C.A. Diop relève de la tradition cartésienne, et si ce n'est pas de la très bonne science, ce n'est certainement pas non plus de la fausse science. Les dérives qui se réclament de lui sont beaucoup plus médiocres que ne l'est sa tentative courageusement argumentée, et on a le sentiment que peu de progrès a été fait dans le débat, en trente ans (voir les « réponses aux critiques » dans Diop 1962).

On a vu (note 3) l'influence considérable, en termes de fierté, que son œuvre avait sur beaucoup d'Africains, et la disproportion, le phénoménal décalage en fait, entre son importance pour ce public, et son faible impact, pour ne pas parler de manque de considération (en dehors, naturellement, de tout préjugé « racial »), dans la communauté scientifique. Le critiquer est-il mauvais, et si oui, à qui profite le crime ? Pour le mathématicien Esso Gomé (1991), « le but est de discréditer Cheikh Anta Diop. Des questions se posent alors : les arguments invoqués par Froment sont-ils fondés ou bien cachent-ils sa mauvaise foi derrière une fausse objectivité ? Quelles motivations réelles justifient-elles le fait qu'un individu se permette de détruire quelqu'un d'honorable et de respectable devant les siens ?... Froment souhaite en fait que les Africains critiquent et démolissent les thèses de Cheikh Anta Diop. Que redoute-t-il, lui, et tous ceux qui pensent comme lui ?... Il s'agit donc d'une guerre ouverte qui oppose deux courants de pensée, deux visions du monde... Froment ne réalise même pas qu'il préconise une science de domination alors que les Noirs désirent promouvoir une science de libération » (p. 51-53). Je pose l'hypothèse qu'une science biaisée et particulariste fait un tort considérable à l'Afrique, et que ceux qui par là, croient la redresser, l'enfoncent.

Qu'en retenir de positif ? Diop, pour qui l'Histoire doit fonctionner opératoirement pour susciter l'unification de l'Afrique, la transforme en un *mythe*, aux bases bien fragiles. Pour Balandier (1981, p. 214), « ce passage du mythe à implications idéologiques à la doctrine politique moderne à implications mythiques, nous fait rencontrer le problème qui se pose à l'Afrique actuelle, et dont elle commence à prendre claire conscience. Ce problème, c'est celui de la dialectique entre tradition et révolution ». Le monde a assurément besoin d'une Afrique forte, sachant allier héritage et modernité, et le fédéralisme panafricain est la seule voie possible, Diop l'a parfaitement vu. Sa vision politique est la plus pertinente qui soit, et le sens de l'histoire est pour lui. Mais ici, il est seulement question d'anthropologie, et à pratiquer la confusion des genres, d'une sincérité le conduisant à l'aveuglement, il apparaît que le « pharaon » est nu... Que l'Afrique ait été humiliée par le colonisateur, cela est certain. Que le sentiment national s'empare de ce ressentiment, quoi de plus normal. Qu'une conscience raciale s'y glisse, et c'est déjà dangereux. Que, de surcroît, une analyse politique prospective positive, celle de l'unification africaine, soit fondée sur un soubassement théorique aussi vulnérable, voilà le risque. Où que l'on se tourne en effet, dans chaque discipline, les professionnels concernés dénoncent des entorses méthodologiques réhibitoires. Ce qui vaut pour l'anthropologie physique est vrai de l'égyptologie (Yoyotte, comm. pers. ; Leclant, comm. pers.) ou de la linguistique (Tourneux 1994, Bouquiaux comm. pers.). Il ne s'agit – hélas, ce serait trop simple – pas d'un complot impérialiste pour mépriser l'histoire de l'Afrique. Il est regrettable de constater que ce sont, à l'inverse, des pratiques aussi peu conformes à la problématique, voire à la déontologie, scientifiques, qui jettent le

discrédit sur la recherche africaine. Curieusement, aucun débat de fond n'a été organisé depuis le colloque du Caire, il y a déjà vingt ans, sur l'évaluation contradictoire des arguments de Diop, la plupart des spécialistes estimant, à l'instar de l'égyptologue Miriam Lichtheim (17), qu'ils n'ont pas de temps à perdre pour cela, ce qui laisse évidemment le champ libre à tous les abus. On ne peut plus faire l'économie d'une telle confrontation.

Le drame est en fait le manque de chercheurs, d'abord bien sûr en raison de faibles moyens (même si l'économie n'a pas toujours été dans l'état sinistré actuel), mais aussi à cause d'un désintérêt spécifique à certains secteurs, car si l'on compte de nombreux ethnologues et sociologues, il n'y pratiquement pas de paléontologues ou d'anthropologues physiques africains, ce qui laisse entrevoir un problème plutôt culturel. Faire des livres avec les livres est un mauvais rêve d'intellectuel, la collecte d'observations, rendue urgente par la destruction de sites majeurs (sous le barrage d'Assouan par exemple), prime toute spéculation abstraite scientifiquement hâtive.

Au nom de l'adage « tout ce qui se fait pour vous et sans vous se fait contre vous » (Sall 1988), la recherche historique diopienne se voit comme médiatrice de la lutte contre l'oppression occidentale, dans une perspective néo-, voire pan-pharaonique. Se dispenser de la caution du « Blanc », supposé maître d'un jeu dont il aurait édicté lui-même les règles, en est l'axiome. Dans sa préface au livre de Th. Obenga (1973), Diop constate : « en attendant, les spécialistes africains doivent prendre des mesures conservatoires. Il s'agit d'être apte à découvrir une vérité scientifique par ses propres moyens, en se passant de l'approbation d'autrui, de savoir conserver ainsi son autonomie intellectuelle jusqu'à ce que les idéologues qui se couvrent du manteau de la science se rendent compte que l'ère de la supercherie, de l'escroquerie intellectuelle est définitivement révolue, qu'une page est tournée dans l'histoire des rapports intellectuels entre peuples et qu'ils sont condamnés à une discussion scientifique sérieuse, non escamotée au départ » (souligné par moi). Pour le sociologue camerounais Jean Foukoué (1985), « il ne fait aucun doute que le champ de référence qu'offre le cadre théorique de Cheikh Anta Diop inaugure la formation d'une « science africaine », susceptible de fournir une alternative : celle de dégager des principes de recherche qui soient autonomes par rapport aux systèmes et aux visions du monde dominant ».

L'illusion est là. Si plusieurs épistémologues ont attiré l'attention sur les préjugés de race (Haraway 1989), ou encore les risques de l'« évaluation par les pairs », à propos des comités de lecture des journaux scientifiques en vue (Leslie 1990), il n'en demeure pas moins que le système ne peut fonctionner qu'au sein d'une communauté mondiale, adhérent à une éthique commune, l'image du savant incompris et méconnu n'étant qu'une fable. C'est pourquoi les publications diopistes se répandent en sous-main dans des circuits qui évitent les congrès et colloques d'égyptologie ou d'anthropologie en esquivant tout débat public. En février 1976, à la suite d'un séminaire sur les alternatives africaines, fut fondée la WBRA (World Black Researchers' Association), dont Diop fut élu président. Le but était d'établir une connexion entre tous les chercheurs « noirs » (Océanie et Asie comprises) pour lutter contre le sous-développement. Il ne semble pas que cette association ait réussi à exister, mais il serait bon de se demander si, sur cette base raciale, elle était viable.

Il y a chez Diop une soif de savoir encyclopédique qui force l'admiration et le respect, d'autant que ce « feu sacré » dont il se disait habité, était au service d'une cause progressiste (en donnant son nom à l'université de Dakar, le gouvernement sénégalais a souhaité pérenniser le souvenir du savant, pour sans doute faire oublier que ce même gouvernement l'avait brimé durant toute son existence). Le souci de redonner au peuple noir une dignité bafouée par des siècles d'esclavage puis de domination culturelle est parfaitement légitime, et c'est ce que la plupart des gens retiennent des travaux de Diop. La déception, qui embarrasse surtout les chercheurs eux aussi progressistes, comme Suret-Canale (1968), vient de deux points, les entorses à une méthodologie rigoureuse, pourtant revendiquée, qui provoque, dans chaque domaine traité, le doute quant à la validité de la thèse avancée, ainsi que le constant appel à la solidarité de « race ». Je pense que ces aspects-là du discours doivent être, dans l'intérêt général, critiqués, voire combattus. Car, ou bien Cheikh Anta Diop dit simplement aux Africains « armez-vous de science », et son message est universel, et va de soi, y compris pour les « non-Noirs », ou bien il plaide pour la construction d'un savoir africain séparé, soustrait à l'évaluation externe (se passant de l'approbation d'autrui ?), et cet apartheid scientifique volontaire ne peut qu'aboutir à l'impasse.



NOTES

- 1) Jean-Pierre Warnier, professeur à la Sorbonne, exprime bien ce sentiment général : « Aucun nationalisme, au demeurant, n'est aisément soluble dans l'acide scientifique. On éprouve quelque mauvaise conscience à jouer les trouble-fête. Mais, même pour la bonne cause de l'unité africaine et de la lutte contre l'eurocentrisme et l'apartheid, faut-il renoncer à la critique ? » (*J. des Africanistes* 60, 1990, p.180).
- 2) Le célèbre géographe Elisée Reclus (1872) appuie l'hypothèse de Darwin, qui avait imaginé que l'Afrique devait être le berceau de l'humanité, en déclarant que « l'Afrique est le continent des grands singes anthropomorphes, elle est aussi celui des Hommes les plus simiesques (les Pygmées) ». Cette nature semi-animale des Pygmées, niée avec vigueur par de Quatrefages dès 1887, est un préjugé encore très répandu dans les populations d'agriculteurs d'Afrique centrale (Kazadi 1981, Vansina 1990, Froment 1994d).
- 3) « Scholars other than archaeologists ; these were novelists, poets, historians and sociologists who met in French universities in the years following 1920. They were political activists, fighting for the freedom of Africa and against the dominant colonial paternalism and manipulation of the knowledge ». Le rôle de Diop est souligné par de nombreux témoignages, tel ceux-ci : « Je me rappelle que c'est grâce aux livres de M. Cheikh Anta Diop qu'en 1964, j'ai retrouvé en France ma dignité d'homme noir » (un lecteur d'*Afrique-Histoire*, n° 4, 1981, p. 65) ; « Cheikh Anta Diop fut un humaniste ; il a mené un combat humanitaire, non pas un combat raciste, concernant la négritude comme ont semblé l'attester certains ennemis de l'Afrique. Certes, c'était un homme de science doublé d'un nationaliste convaincu ; mais son œuvre n'a pas à être ramenée à une vulgaire glorification raciale. Considéré comme défenseur de l'histoire nègre, ce fils d'Afrique est l'un de ceux qui ont contribué à la popularisation des vérités historiques de ce continent » (jugement d'un lycéen dans *Cameroon Tribune* n° 4158 du 16 juin 1988). Voir aussi Ela J.M. 1989. *Cheikh Anta Diop ou l'honneur de penser*. L'Harmattan, Paris, 143 p, et d'innombrables autres exemples.
- 4) L'antiquité et le raffinement des civilisations asiatiques, au Cambodge par exemple, n'ont jamais été niés par les colonisateurs, ce qui ne les a nullement arrêtés dans leur tentative de domination. En Afrique noire, faute de traditions écrites et de monuments anciens, la découverte du passé a été beaucoup plus lente. Aujourd'hui encore, ce sont ces autochtones qui, en Asie, en Amérique latine, ou en Afrique (voir les terres cuites de Djenné Djénno, cité révélée, là encore, par des Occidentaux), pillent les sites pour en vendre les plus belles pièces. Il est évident que ces pratiques sont suscitées à la fois par la situation économique dramatique induite par la politique mondiale de domination, et par un marché lucratif suscité par des collectionneurs peu scrupuleux. Il n'en demeure pas moins qu'elles révèlent une absence de « conscience nationale » vis-à-vis de ces vestiges.
- 5) Le retentissement médiatique de cette théorie, lancée par Rebecca Cann et al. en 1987 dans *Nature* (325 : 31-36), a été énorme ; sur la couverture de *Newsweek* du 11/01/88, « Adam » et « Eve » ont des traits de métis clairs aux cheveux ondulés plutôt que d'authentiques négro-africains. Chris Stringer, du British Museum, commentait avec bon sens « pour noirs qu'ils aient probablement été, Adam and Eve n'étaient pas des Africains modernes comme sur le portrait de *Newsweek* ; ils étaient nos ancêtres communs à tous, et donc devaient être différents » (*Science* 1989, 243 : 1666). *Sciences et Avenir* d'avril 1988 a eu davantage d'audace en représentant la photo d'une vraie africaine croquant une pomme, tandis que *Science et Vie* titrait, en décembre 1988 : « Marquise, votre grand-mère était une négresse », et de nouveau, *Sciences et Avenir* d'août 1990 : « Adam était-il pygmée ? ».
- 6) Déjà en 1932, Vayson De Pradenne consacrait un ouvrage de 676 pages aux fraudes en archéologie préhistorique... A l'époque de la découverte de Piltdown – 1912 – aucun fossile humain n'avait été découvert en Afrique : les premiers seront le crâne de Boskop au Transvaal (1913), l'Homme de Broken Hill en Rhodésie (1921) et l'Australopithèque de Taung, encore en Afrique du Sud (1924). Keith, le paléoanthropologue le plus en vue d'Angleterre, déclarait que les Australopithèques étaient « dark-skinned » (1948 p. 235), et que l'Homme de Piltdown venait d'Afrique (*ibid.*, p. 213). Le faux de Piltdown ne fut établi qu'en 1950, l'auteur et les motivations sont restés inconnus, bien que les noms d'une bonne douzaine de suspects aient été avancés (Froment 1994a).

- 7) « les os nasaux... sont plutôt d'un type mélanésien ou africain que d'un type eurasiatique ». De façon d'ailleurs assez ironique, la Grande-Bretagne, après la trouvaille du cromagnoïde de Paviland (1823), la fameuse « Dame Rouge », celle de Gibraltar en 1848, un des premiers néanderthaliens connus mais non reconnus (après le crâne d'enfant d'Engis en 1828 et avant la découverte de Neandertal proprement dite, qui date de 1856), enfin la rencontre, dans un niveau de 500 000 ans, du tibia de « Roger » à Boxgrove (Sussex), en 1994, font tout de même d'elle la patrie de restes humains européens d'une grande antiquité, à tous les moments de la recherche.
- 8) Le caractère négroïde des squelettes de Grimaldi fait l'objet d'un débat qui n'a pas sa place ici. La principale critique au travail de Verneau porte sur une reconstruction défectueuse : « il y a de nombreux manques, restitués au plâtre et peints, de telle sorte que si l'on n'a pas la possibilité de prendre les sujets en main et de les examiner avec soin, on ne distingue pas les parties originales et les restitutions. Une telle manière de procéder frise la falsification » (Charles 1966). Or le travail de ceux qui ont tenté de reconstituer scientifiquement le crâne est écarté par Diop d'un trait de plume (1981, p. 64) sans discussion de fond, sans qu'il ait même pris la peine de constater les restitutions en question. Il se trompe du reste en affirmant que tous les travaux sont français puisque le tchèque Vlcek (1965) et l'allemande Helga Roth (1983) ont largement confirmé les auteurs précédents, dont la liste est donnée dans la note 43 de la page de Diop (1981, p. 64), travaux que je lui avais communiqués personnellement à Dakar. Mais l'échange tournait souvent au dialogue de sourds, comme le montre le compte-rendu d'un Colloque tenu à Yaoundé quelques jours avant la disparition de Cheikh Anta (in Essomba 1992, mes remarques p. 308 et réponse de Diop, p. 310).
- 9) Il s'agit du travail du célèbre critique d'art, Elie Faure, 1929, *Trois Gouttes de Sang*. Paris, 234 p.
- 10) Schweinfurth G. 1873. « Sur l'origine africaine des plantes cultivées en Égypte ». *Bull. Inst. Égyptien* n° 12, et « Ägyptische Relikten im äthiopischen Süden ». *Annales du Service d'Antiquités d'Égypte*, 1907 ; Seligman Ch., 1934. *Egypt and Negro Africa*. Londres ; Homburger L. 1941. *Les langues négro-africaines et les peuples qui les parlent*. Payot, Paris ; Czermek W., 1943. « Ägypten und das übrige Afrika. Beiträge zur Kolonialforschung », *Tagwisband 1* ; Cottevielle-Giraudet R., 1937. « L'ancien égyptien et les langues africaines ». *Revue Anthropol.*, p. 56-73. Il faut aussi citer (Suret-Canale, comm. pers.) l'influence sur Cheikh Anta Diop de Madeleine Rousseau, qui éditait après-guerre la revue *Le Musée Vivant*. La vieille question des rapports entre l'Égypte et le reste du continent, est passée en revue par Herzog (1969) et Leclant (1972).
- 11) Dès 1934, D. Westermann (*The African Today*, traduit par *Noirs et Blancs en Afrique*, Paris 1937) disait : « c'est devenu actuellement à la mode parmi les intellectuels et les savants africains en Amérique et en Afrique, de parler de l'Afrique comme le berceau de la culture, si bien qu'on pourrait croire que les ancêtres des Nègres actuels seraient les fondateurs ou constructeurs des pyramides... » Pour des détails sur ces premières études, voir Spady (1989).
- 12) La peau des momies est souvent altérée par les bains caustiques de natron, et par l'enduit de bitume qui leur donne cette teinte noire ne devant rien à la pigmentation. Comme toutes les populations humaines synthétisent de la mélanine (seule la disposition fine des grains de pigments ou mélanosomes est variable), il faudrait pratiquer des études en microscopie électronique qui, à ma connaissance, n'ont jamais été faites, et choisir une gamme étendue de peaux humaines à divers stades de bronzage. Il faudrait de plus leur faire subir, pour que la comparaison soit valable, une momification. Lam (1994, p. 10), serait bien en peine de prouver son affirmation selon laquelle « l'analyse de la mélanine de certaines momies égyptiennes a révélé que ces dernières avaient le même taux que les Nègres actuels », cette preuve n'étant pas contenue dans les écrits de Diop qu'il cite en référence.
- 13) En dehors de l'absence de témoins matériels, les différences de forme du crâne entre les Égyptiens et les Nègro-Africains excluent une parenté génétique récente. Lam (1994, p. 95), ne trouve comme « faits concrets qui contredisent formellement Alain Froment » que trois traditions orales parlant de migrations venues d'Égypte. Outre que l'on ne peut désigner un récit comme un fait objectif, tant on sait combien les traditions « réarrangent » la vérité, il est douteux qu'une telle tradition puisse survivre 2 500 ans. De plus, dans ces récits, l'Égypte est appelée *Misra*, ce qui est le terme biblique ou coranique, et certainement pas le nom dont les Égyptiens se servaient pour désigner leur pays.

- 14) « This book, to a large extent, can be considered an obeisance to two intellectual forces that have shaped it: Gerald Massey and Cheikh Anta Diop » (Finch 1991); « The most persuasive arguments marshalled to date in favor of the African claim to Egyptian civilization are those made by Africa's leading cultural historian, the late Cheikh Anta Diop » (Van Sertima 1989); « I am a diopian » (Molefi Asante *alias* Arthur L. Smith, chairman, Dept African American Studies, Temple University, Philadelphie). Ces auteurs recopient en général de larges passages de Diop, et si celui-ci ne peut bien sûr être tenu pour directement responsable des déviations engendrées par ses lecteurs, il se trouve cependant à la source.
- 15) Voir l'analyse de H.L. Gates Jr, président du département d'études afro-américaines de l'Université Harvard, « Le nouvel antisémitisme noir américain » (*Libération*, 29-10-92), qui remarque notamment: « il s'agit d'un antisémitisme d'en-haut, manipulé par des leaders qui prétendent exprimer le ressentiment des autres... Ceux qui s'intéressent au sort de l'Amérique noire doivent garder à l'esprit le respect que nous nous devons à nous-mêmes ». Les librairies des abords de l'Université Howard de Washington, sont un des endroits où l'on peut encore de nos jours acheter les *Protocoles des Sages de Sion*, un des plus fameux faux à visée antisémite de l'Histoire.
- 16) À preuve le récent ouvrage de Murray et Herrnstein, *The Bell Curve, Intelligence and Clan Structure in American Life* (Free Press, New York, 1994, 845 p.), directement issu de la pensée conservatrice réaganienne, qui affirme que les différences sociales sont causées par des inégalités génétiques de quotient intellectuel, test où les « Noirs » obtiennent 15 points de moins que les « Blancs », et qu'il est donc inutile de dépenser trop dans les programmes d'assistance aux défavorisés. Ce genre d'ouvrages obéit cette logique racialisante, héritée du XIX^e siècle, dont les minorités opprimées peuvent légitimement se plaindre, mais que les afrocentristes mélanistes récupèrent à leur profit.
- 17) « I do not wish to waste any of my time refuting the errant nonsense which is being propagated in the American black community about the Egyptians being Nubians and the Nubians being black » cité par Schlessinger (1992). Pour les afrocentristes, l'ouvrage de Schlessinger est une apologie des valeurs « blanches », auxquelles ils opposent une forme de multiculturalisme, qui leur fait presque regretter le temps de la ségrégation: « Of course, segregation was legally and morally wrong, but something was given to black children in those schools that was just as important in some senses as the new books... While I am not nostalgic for the era of segregated schools, we should remember what was best in those schools » (Asante M.K., « Afrocentric Curriculum », *Educational Leadership*, déc.1991- janv.1992, p. 28-31).



RÉFÉRENCES

- Amselle J.-L., 1990. *Logiques métisses. Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*. Payot, Paris, 257 p.
- Asante M.K., 1988. *Afrocentricity*. Africa World Press, New York et Philadelphie.
- Balandier G., 1981. *Sens et Puissance*. Les Dynamiques Sociales. Paris, PUF, 2^e éd.
- Balandier G., 1957. *Afrique ambiguë*. Plon, Paris, 293 p.
- Barr F.E. 1983., « Melanin, the organizing molecule ». *Medical Hypotheses* 11 : 1-139.
- Barreteau D. & Jungrauthmayr H., 1993. « Calculs lexicostatistiques et glottochronologiques sur les langues tchadiques ». in Barreteau D. & Von Graffenried Ch. (Eds), *Datation et Chronologie dans le Bassin du Lac Tchad*. Colloques & Séminaires Orstom, Paris, p. 103-140.
- Baumgartel E.J., 1955. *The Cultures of Prehistoric Egypt*. Oxford Univ.Press, 2^e éd., 2 vol.
- Bernal M., 1991. Black Athena. *The Afroasiatic Roots of Classical Civilization*. Vol. 2, *The Archaeological and Documentary Evidence*. Free Association Books, London, 736 p.
- Boule M. & Vallois H.V., 1946. *Les Hommes Fossiles*. Masson, Paris, 3^e éd., 587 p.
- Bradley M., 1978. *The Iceman Inheritance. Prehistoric Sources of Western Man's Racism, Sexism and Aggression*. Dorset Publ. (réédition 1991, Kayode Publ., New York, 230 p.).
- Breuil H., 1951. « Further details on rock-paintings and other discoveries ». *South Afr. Archaeol. Bull.*, 22, VI, 49-50.
- Broom R., 1925. « On the newly discovered South-African Man-ape ». *Nat. Hist.* 25, 415-418.
- Chabeuf M., 1956. « Note préliminaire sur une enquête anthropologique au Moyen-Congo ». *Bull. Mem. Soc. nthrop. Paris*, 7, X: 392-399.
- Charles R.P., 1962. « Contribution à l'anthropologie de l'Égypte moderne. Considérations sur la structure céphalique des populations du district occidental d'Égypte ». *Bull. Soc. Géogr. d'Égypte XXXV* : 13-75.
- Charles R.P., 1966. « Le problème des Négroïdes européens dans la préhistoire européenne ». *Arch. Prehist. Levantina XI* : 11-43.
- Coppens Y., 1983. *Le Singe, l'Afrique et l'Homme*. 2^e éd. Fayard, Paris, 246 p.
- Desanges J. Stern E.M. & Ballet P., 1993. « Sur les routes antiques de l'Azanie et de l'Inde ». *Mém. Acad. Inscr. Belles-Lettres*, n.s., tome XIII, Paris, Paillart, 80 p.
- Diop C.A., 1954/1979. *Nations nègres et culture*. Présence Africaine, Paris (édition 1979 en 2 volumes), 572 p.
- Diop C.A., 1962. « Réponses à quelques critiques ». *Bull. IFAN XXIV*, B : 542-574.
- Diop C.A., 1967. *Antériorité des civilisations nègres : mythe ou vérité historique ?* Présence Africaine, Paris.
- Diop C.A., 1975. « L'Antiquité africaine par l'image ». *IFAN, Notes Africaines*, n° 145-146, Dakar, 68 p.
- Diop C.A., 1981. *Civilisation ou Barbarie*. Présence Africaine, Paris, 526 p.
- Eboussi-Boulaga F., 1991. *A Contretemps. L'Enjeu de Dieu en Afrique*. Paris, Karthala, 264 p.
- Eboussi-Boulaga F., 1992. « La suite de Cheikh Anta Diop ». *Terroirs, Revue Africaine de Sciences Sociales* 1 : 141-157.
- Essomba J.M., Ed. 1992. *L'Archéologie au Cameroun*. Karthala, Paris, 383 p.
- Fanon F., 1952. *Peau noire, masques blancs*. Seuil, Paris (pp. 182-183 de l'édition de poche, 1975).

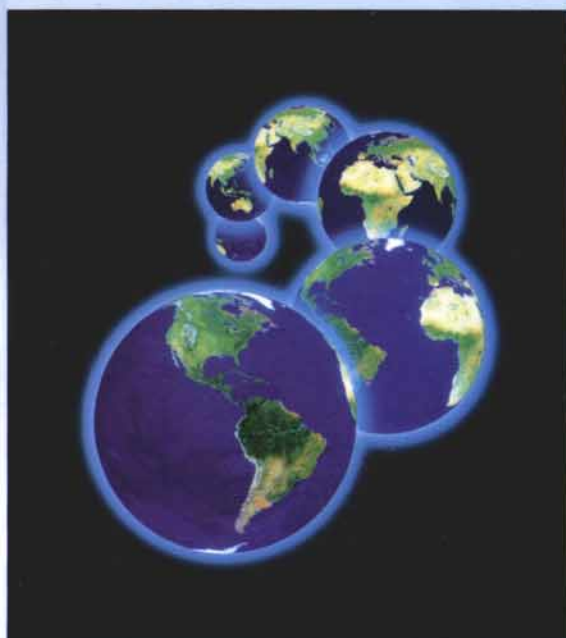
- Felder J., 1989. *AIDS, United States Germs Warfare at it's Best*, with Documents and Proof. Publ. J. Felder, New York, 130 p.
- Finch C.S.III., 1991. *Echoes of the Old Darkland. Themes from the African Eden*. Khenti, Decatur GA, 216 p.
- Foukoué J. 1985. *Différence et Identité. Les sociologues africains face à la sociologie*. Paris.
- Froment A., 1991. « Origine et évolution de l'homme dans la pensée de Cheikh Anta Diop ». *Cahiers d'Études Africaines*, 121-122, XXXI : 29-64, et 125 : 129-141.
- Froment A., 1992a. « Origines du peuplement de l'Égypte Ancienne : l'apport de l'anthropobiologie ». *Archéonil* 2 : 79-98.
- Froment A., 1992b. « La différenciation morphologique de l'Homme moderne : congruence entre forme du crâne et répartition géographique du peuplement ». *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences*, t. 315, série III : 323-329.
- Froment A., 1994a. « Enjeux idéologiques de la paléontologie humaine : la perspective afrocenrique ». in J.J. Hublin & P. Demars (Eds), *L'image de l'Homme Fossile*, sous presse.
- Froment A., 1994b. « Race et Histoire : La recombinaison idéologique de l'image des Égyptiens anciens ». *Journal des Africanistes*, 64 : 37-64.
- Froment A., 1994c. « Anthropométrie et génétique : deux approches complémentaires dans l'étude du polymorphisme de l'espèce humaine ». *Cahiers Orstom*, Ser. Sci. Hum. (numéro spécial, hommage à Pierre Cantrelle), à paraître.
- Froment A., 1994d. « Adaptation biologique et variation dans l'espèce humaine : le cas des Pygmées d'Afrique ». *Bull. Mem. Soc. Anthropol.* Paris, à paraître.
- Frost P., 1987. « Femmes claires, hommes foncés : les racines oubliées du préjugé de couleur ». *Anthrop. et Sociétés* 11 : 135-149.
- Giuffrida-Ruggeri V., 1917. « Restos dum tipo protoetiopico na Europa ». *Portugal Medico*, 3, III : 5-7.
- Gome E., 1991. « Critique de la critique. Alain Froment, sa critique de la pensée du savant africain Cheikh Anta Diop : science ou idéologie ? » *Nomade*, n° 3, L'Harmattan, Paris, p. 50-72.
- Haddon A.C., 1930. *Les Races Humaines et leur Répartition Géographique*. Nouvelle éd. (trad. A. Van Gennepl). Paris, Alcan, 304 p.
- Háraway D., 1989. *Primate Visions : Gender, Race, and Nature in the World of Modern Science*. Routledge, New York.
- Harris J.E., Wente E.F., Cox C.F., EL Nawaway I., Kowalski C.J. et al., 1978. « Mummy of the « Elder Lady » in the tomb of Amenhotep II : Egyptian Museum Catalog number 61070 ». *Science* 200 : 1149-1151.
- Harrison G.A. & Owen J.J.T., 1956. « The application of spectrophotometry to the study of skin colour inheritance ». *Acta Genetica* 6 : 481-485.
- Hiernaux J., 1968. *La diversité humaine en Afrique sub-saharienne*. Recherches biologiques. Bruxelles, Ed. Institut. Sociologie, 261 p.
- Hiernaux J., 1974. *The People of Africa*. Scribner's, New York, 217 p.
- Herzog R., 1969. « Ägypten und das Negrider Afrika ; Überprüfung einer bekannten Hypothese ». *Paideuma* XV : 200-212.
- Holl A., 1990. « West African Archaeology : colonialism and nationalism » in P. Robertshaw (Ed.), *A History of African Archaeology*. J.Currey & Heinemann, London, p : 296-308.
- Iscan M.Y & Helmer R.P., 1993. *Forensic Analysis of the Skull. Craniofacial Analysis, Reconstruction, and Identification*. Wiley-Liss, New York, 258 p.
- Jairazbhoy R.A., 1990. « Ancient Egyptian survivals in the Pacific ». Karnak House, London, 92 p.

- James G.G.M., 1954. *Stolen Legacy. Greek Philosophy is Solen Egyptian Philosophy*. Philosophical Library, New York (réed. The African Publication Society 1980, United Brothers Communications Systems 1989, Your Black Books Guide, 1992).
- Junker H., 1921. « The first appearance of the Negroes in history ». *J. Egypt. Archaeol.* 7 : 121-132.
- Kabou A., 1991. *Et si l'Afrique refusait le développement ?* L'Harmattan, Paris, 208 p.
- Kazadi (N.), 1981. « Méprisés et admirés : l'ambivalence des relations entre les Bacwa (Pygmées) et les Bahemba (Bantu) ». *Africa*, 51, 836-848.
- Keith Sir A., 1948. *A New Theory of Human Evolution*. London, Watts et C°, 451 p.
- Lam A.M., 1993. *De l'origine égyptienne des Peuls*. Présence Africaine et Khépéra, Paris, 464 p.
- Lam A.M., 1994. *Le Sahara ou la Vallée du Nil*. Khépéra - IFAN - A.M. Lam, Dakar, 105 p.
- Langaney A., Roessli D., Hubert Van Blyenburgh N. & Dard P., 1992. « Do most human populations descent from phylogenetic trees ? » *Human Evolution* 7 : 47-61.
- Leakey L.S.B., 1953. *Adam's Ancestors*. Londres, Methuen, 4^e édition.
- Leclant J., 1961. « Un tableau du Proche-Orient à la fin du XVIII^e siècle ». *Bull. Fac. Lettres Strasbourg* 39 : 243-260.
- Leclant J., 1972. Article « Afrika ». In : Helck W. & Otto E. (Eds), *Lexicon der Ägyptologie*, Verlag O. Harassowitz, Wiesbaden ; Band I, 1 : 86-93.
- Lemordant D. & Chadeffaud C., 1994. « Remarques à propos des végétaux de l'Égypte antique ». *Bull. Études Africaines*, 19-20 : 1-30.
- Leslie Ch., 1990. « Scientific racism : reflection on peer review, science and ideology ». *Social Sciences in Medicine* 31 : 891-912.
- Levine M.M., 1992. « The use and abuse of Black Athena ». *Amer. Hist. Rev.* 97 : 440-460.
- Lewin R., 1987. *Bones of Contention*. Simon & Schuster, New York, 348 p.
- Liauzu C., 1992. *Race et Civilisation. L'autre dans la culture occidentale*. Syros, Paris, 500 p.
- Loomis W.F., 1967. « Skin pigment regulation of vitamin D biosynthesis in man ». *Science* 157 : 501-506.
- Lucotte G., 1990. *Introduction à l'Anthropologie Moléculaire. Ève était noire*. Paris, Lavoisier, 108 p.
- Mourant A.M., Kopec A.C. & Domaniewska-Sobczak K., 1976. *The Distribution of the Human Blood Groups and Other Polymorphisms*. 2nd ed. Oxford University Press, 1055 p.
- Murdock G.P., 1959. *Africa. Its Peoples and their Culture History*. Mc Graw Hill, New York.
- Neuville H., 1933. *L'Espèce, la Race et le Métissage en Anthropologie*. Archives de l'Institut de Paléontologie Humaine, Mémoire n° 11, Paris, Masson, 515 p.
- Obenga Th., 1973. *L'Afrique dans l'Antiquité. Égypte pharaonique-Afrique noire*. Présence Africaine, Paris.
- Ortiz de Montellano B.R. 1993. « Melanin, afrocentricity, and pseudoscience ». *Yearbook Phys. Anthropol.* 36 : 33-58.
- Pittard E., 1924. *Les Races et l'Histoire. Introduction Ethnologique à l'Histoire*. La Renaissance du Livre, Paris.
- Prichard J.C., 1843. *Histoire Naturelle de l'Homme* (trad. Dr F. Roulin). Baillière, Paris
- Rapacz J., Chen L., Büttler-Brenner E., Wu M.J., Hasler-Rapacz J.O., Büttler R. & Schumaker V.N., 1991. « Identification of the ancestral haplotype for apolipoprotein B suggests an African origin of Homo sapiens sapiens and traces their subsequent migration to Europe and the Pacific ». *Proc. Nat. Acad. Sci. USA* 88 : 1403-1406.
- Roth H., 1983. *Comparaison statistique de la forme des arcades alvéolaire et dentaire des mandibules des hominidés fossiles*. Muséum National d'Histoire Naturelle, Laboratoire de Paléontologie Humaine, Mémoire n° 17, 2 vol., Paris, multigraphié.

- Ruffer M.A., 1909. « Note on the histology of Egyptian mummies ». *Brit. Med. J.*, 1 : 1005.
- Sabatier R., 1989. *Sida, l'épidémie raciste*. L'Harmattan, Paris, 223 p.
- Sall B., 1988. « Histoire et conscience historique : de la philosophie de l'histoire dans l'œuvre de Cheikh Anta Diop ». *Afrique et Développement XIII* : 105-113.
- Schlesinger A., 1993. *La Désunion de l'Amérique. Réflexions sur la Société Multiraciale*. Liana Lévi, Paris, 160 p.
- Simandl I., 1928. « A contribution to the histology of the skin and of the muscle of a Egyptian mummy ». *Anthropologie (Brno) VI* : 56-61.
- Simons R.D.P.G., 1961. *The Colour of Skin in Human Relations*. Elsevier, Amsterdam.
- Smith Sir G.E., 1923. *The Ancient Egyptians and the Origin of Civilization*. Books for libraries Press, Freeport, New York (re-ed. 1970), 216 p.
- Snowden F.M. Jr., 1989. « Bernal's "Blacks", Herodotus, and other classical evidence ». *Arethusa*, special issue, fall 1989, p. 83-93
- Spady J.G., 1989. « Dr Cheikh Anta Diop and the background of scholarship on Black interest in Egyptology and Nile Valley civilizations ». *Présence Africaine* 149-150 : 292-312.
- Stanley D.J. & Warne A.G., 1993. « Sea level and initiation of Predynastic culture in the Nile delta ». *Nature* 363 : 435-438 (et 402-403).
- Suret-Canale J., 1968. *Afrique Noire. Géographie, Civilisations, Histoire*. Paris, Éditions Sociales, p. 64-68.
- Thuillier P., 1987. « Le nazisme et la "science juive" ». *La Recherche* 18, n° 186 : 378-383.
- Tourneux H., 1994. « Les relations entre les langues africaines et l'égyptien. A propos de l'ouvrage de Th. Obenga, 1993, Origine commune de l'égyptien ancien, du copte et des langues négro-africaines modernes ». L'Harmattan. *Politique Africaine* (numéro de septembre 1994).
- Van Sertima I., 1989. *Egypt Revisited*. Transaction Publ., New Brunswick, 454 p.
- Vansina J., 1990. *Paths in the Rainforests. Towards a History of Political Tradition in Equatorial Africa*. J. Currey, London, p. 57.
- Vercoutter J., 1976. « L'iconographie du Noir dans l'Égypte ancienne des origines à la xx^e dynastie » in Vercoutter J., Leclant J., Snowden F.M. Jr & Desanges J. (Eds), *L'Image du Noir dans l'art occidental*. I. Des pharaons à la chute de l'Empire Romain. Paris, p. 33-88.
- Verneau R., 1933. *Musée d'Anthropologie Préhistorique de Monaco*. Catalogue. Monaco, 194 p.
- Vigilant L., Stoneking M., Harpending H., Hawkes K. & Wilson A.C., 1991. « African populations and the evolution of human mitochondrial DNA ». *Science* 253 : 1503-1507.
- Vlcek E., 1965. « Rassendiagnose der aurignacienzeitlichen Bestattungen in der Grotte des Enfants bei Grimaldi ». *Anthrop. Anz.* 29 : 290-300.
- Von Luschan F., 1911. « La race au point de vue anthropologique » in : Spiller G. (Ed.), *Mémoires sur le contact des races*, communiqués au premier Congrès universel des races, Univ. de Londres, juill. 1911. King & Son, Londres, p. 16-28.

**LES SCIENCES HORS D'OCCIDENT
AU XX^e SIÈCLE**

**SÉRIE SOUS LA DIRECTION
DE ROLAND WAAST**



VOLUME 2

LES SCIENCES COLONIALES FIGURES ET INSTITUTIONS

PATRICK PETITJEAN
ÉDITEUR SCIENTIFIQUE

CRISTOM
éditions

**LES SCIENCES HORS D'OCCIDENT
AU XX^e SIÈCLE**

20th CENTURY SCIENCES:
BEYOND THE METROPOLIS

**SÉRIE SOUS LA DIRECTION
DE ROLAND WAAST**

VOLUME 2

**LES SCIENCES COLONIALES
FIGURES ET INSTITUTIONS**

COLONIAL SCIENCES:
RESEARCHERS AND INSTITUTION

PATRICK PETITJEAN
ÉDITEUR SCIENTIFIQUE

ORSTOM Éditions

L'INSTITUT FRANÇAIS DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE POUR LE DÉVELOPPEMENT EN COOPÉRATION
PARIS 1996